



INTERNATIONAL • BRÉSIL

Au Brésil, les quotas raciaux ont fait émerger une génération de diplômés noirs

Par Bruno Meyerfeld (Rio de Janeiro, correspondant)

Publié aujourd'hui à 04h45, modifié à 13h34

Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

REPORTAGE | Etabli dans les universités fédérales par le gouvernement de Dilma Rousseff en 2012, le mécanisme favorisant des catégories jusqu'ici éloignées des études supérieures s'est répandu dans la plupart des établissements, publics comme privés. En une décennie, le nombre d'étudiants noirs a bondi de 400 %.

Lorsque Layla Vitorio Peçanha évoque le 8 février 2003, elle en parle comme d'une seconde naissance. Anxieuse, celle qui est alors adolescente prend le chemin du campus de l'université de l'Etat de Rio de Janeiro (UERJ), l'une des meilleures du pays. Sur un mur est affichée la longue liste des admis au difficile

concours d'entrée. Layla cherche son nom, le trouve, crie « *très, très fort* » et s'effondre en larmes dans les bras d'une amie.



Layla Vitorio Peçanha à la bibliothèque Manguinhos de la Fondation Oswaldo Cruz, où elle étudie, à Rio de Janeiro, le 21 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

« *C'était un jour tellement puissant, historique !* », se souvient cette femme, aujourd'hui âgée de 36 ans, qui, après une licence de sciences sociales, termine un master en santé publique. Car Layla, fille d'un électricien et d'une femme de ménage qui a grandi dans les quartiers pauvres de Rio, est aussi et surtout noire de peau. « *D'où je viens, aller à l'université, c'est comme se rendre sur la Lune* », lâche-t-elle.

Son succès, elle le doit à son travail acharné mais aussi à des quotas raciaux sans lesquels elle n'aurait « *jamais réussi le concours d'entrée* ». Mis en place par l'UERJ dès 2003, avant d'être généralisés dans les universités fédérales brésiliennes par la loi de 2012, ceux-ci ont produit des effets aussi rapides que massifs. En une décennie, le nombre d'étudiants noirs à l'université a bondi de 400 %. Autrefois très minoritaires, ils représentent désormais la moitié des élèves du supérieur.

« Impact général et décisif »

« *Historique* », le mot choisi par Layla n'est pas trop fort, dans un pays marqué par trois siècles d'esclavage où les Noirs, pourtant majoritaires, demeuraient exclus des hautes études et des meilleurs métiers. Mieux, les quotas ont donné naissance à une génération inédite, dite « des *cotistas* » (« quotistes », en français), qui bouleverse aujourd'hui les fondements de la société brésilienne.



Felipe Berin, activiste politique et futur candidat à l'élection du conseil municipal de Rio de Janeiro, le 20 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

Adoptés sous la présidence de gauche de Dilma Rousseff, les quotas furent « *le fruit d'une bataille très dure* », rappelle Paulo Paim, sénateur du Parti des travailleurs, rapporteur du texte et l'un des très rares élus noirs de la Chambre haute. Vent debout, une partie de la gauche a dénoncé l'avènement d'une société d'*affirmative action* (« discrimination positive ») à l'américaine. « *La droite, elle, prévoyait une chute du niveau scolaire et la guerre civile* », se souvient M. Paim. Parmi les opposants se trouvaient des figures aussi connues que le chanteur Caetano Veloso.

La Matinale du Monde

Chaque matin, retrouvez notre sélection de 20 articles à ne pas manquer

[Télécharger l'application](#)

La loi n'établit pourtant pas de quotas strictement « raciaux ». Si 50 % des places dans les universités fédérales sont réservées aux *cotistas*, les critères d'attribution mêlent ensuite parcours scolaire, revenus familiaux et origine ethnique pour les Noirs mais aussi les indigènes, le tout proportionnellement à la composition de la population de chaque Etat du Brésil.

« *Toutes ces critiques n'étaient que des balivernes!* », conclut Paulo Paim, qui vante une mesure « *aussi, voire plus importante encore que la Bolsa familia* », célèbre allocation mise en place par le Parti des travailleurs. La loi produit un effet d'entraînement sur la quasi-totalité des universités, publiques comme privées, qui ont mis en place des politiques de discrimination positive. Surtout, « *elle a eu un impact général et décisif sur la place des Noirs au Brésil* », affirme le sénateur.



Une fresque représentant des personnages historiques autochtones et afro-brésiliens, à l'université fédérale rurale de Rio de Janeiro, le 20 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

C'est d'abord le cas dans le supérieur. En témoigne le parcours de Janete Baptista do Nascimento. « *Avant les seuls Noirs qu'on croisait ici, c'était ceux des équipes de ménage !* », rappelle cette enseignante du primaire de 57 ans, qui donne rendez-

vous dans le prestigieux Institut de philosophie et de sciences sociales de l'université fédérale de Rio, au fronton de temple grec. Un lieu « où les Noirs se sentaient autrefois comme des poissons hors de l'eau », dit-elle.

Affirmation de l'identité noire

Grâce aux quotas, Janete est parvenue à intégrer l'université fédérale de Rio (UFRJ) et y a soutenu au mois de mai un master en psychosociologie, avec un mémoire axé sur la politique dans le candomblé, une religion afro-brésilienne. « Pour la soutenance, j'ai réussi à faire venir tout le jury dans un terreiro [lieu de culte du candomblé] de Magé, dans la banlieue nord de Rio : tout cela aurait été inimaginable il y a dix ans », raconte Janete. La preuve que « les universités ont changé de visage, mais aussi d'esprit ».

Les quotas ont permis des ascensions sociales inédites dans des milieux aussi fermés que le droit ou la médecine. « Aujourd'hui, il y a même des dermatologues noirs ! », s'enthousiasme Renato Emerson Nascimento dos Santos, professeur de géographie à l'UFRJ et défenseur des politiques de discrimination positive. « Le modèle français, qui interdit les statistiques et quotas raciaux, est une aberration. Derrière une façade humaniste, il ne permet de résoudre aucun des problèmes concrets du racisme structurant la société », tranche-t-il.



Des étudiants en droit dans une salle de classe de l'université de l'Etat de Rio de Janeiro, le 20 juillet 2023.
MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

Le vent du changement touche aussi la politique. En témoigne la Chambre des députés, élue en 2022, où des élus noirs occupent désormais un quart des sièges. « *On est une génération politisée, engagée, qui refuse d'accepter le monde tel qu'il est* », croit Felipe Berin, 32 ans. Ce chaleureux *cotista* carioca, portant fièrement dreads et costume-cravate, membre d'une foultitude d'organisations de gauche, compte se présenter en 2024 comme candidat au poste de conseiller municipal de Rio lors du scrutin local. « *Les Noirs doivent occuper des positions au cœur du pouvoir. Une porte a été ouverte par les quotas et on ne doit pas la laisser se refermer* », insiste-t-il.

Les quotas participent aussi d'une affirmation positive de l'identité noire. Dans les recensements officiels, 55 % des Brésiliens s'assument aujourd'hui comme *negro* (« nègre », en français, un terme issu de l'esclavage et passé dans le langage courant pour désigner toutes les personnes noires de peau). Cette proportion est en augmentation constante, tant dans les sous-catégories *pardo* (« brun », ou métis, 45 % de la population) que *preto* (« noir », 10 %).

De maigres bourses

« Pour avoir accès aux quotas, il faut passer devant un jury et justifier son origine ethnique. Ce n'est pas agréable, mais ça évite les fraudes », commente Anna Beatriz Cavalcanti, 22 ans, lunettes rondes, étudiante en sciences sociales à l'université fédérale de l'Etat de Rio. Métisse, la jeune femme est appelée *« la blanche »* dans son quartier du centre de Rio, mais traitée d'*escravinha* (« petite esclave ») dans les zones bourgeoises de la ville. *« Participer du processus de quota force à réfléchir sur soi-même, à assumer une identité »,* explique-t-elle.



Anna Beatriz Cavalcanti, étudiante à l'université de l'Etat de Rio de Janeiro, le 21 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

Mais, pour beaucoup, le « processus » d'affirmation demeure douloureux. « *On est coincés entre deux mondes* », témoignent à l'unisson Giovanna et Fabio da Silva, un couple de *cotistas* de 27 et 32 ans, respectivement diplômés en

architecture et en histoire de l'université fédérale rurale de Rio et résidents de Mesquita, banlieue pauvre située tout au nord de l'agglomération. *« Chez nous, et notamment à l'église, on est perçus comme élitistes, transgressifs, trop progressistes. Mais chez les riches, on a pitié ou peur de nous, ils nous excluent de leur cercle. On ne se sent bien nulle part »*, déplorent-ils.

Pour ne rien arranger, les bourses sont maigres et l'accompagnement des *cotistas* quasi inexistant à l'université. *« Quand j'ai débarqué, je ne comprenais rien aux cours, je ne maîtrisais pas le style académique, je ne savais pas faire de recherches bibliographiques... J'étais totalement larguée, je me trouvais idiote. Aucun professeur ne proposait de m'aider »*, se souvient Beatriz Servilha, 25 ans, étudiante en médecine à l'UFRJ, forcée de redoubler plusieurs semestres.

Dans ces formations d'élite, le racisme est omniprésent. Un jour, *« deux amies se sont vu interdire une épreuve pratique à cause de leur coupe afro »* ; un autre, *« des élèves se sont moqués de moi, en disant que je mangeais aussi salement qu'un maçon, la profession de mon père »*, relate la jeune femme, regard fatigué et parfois embué de larmes, qui dit *« avoir souvent pensé à tout abandonner »*.



Beatriz Servilha, étudiante en médecine, devant l'hôpital universitaire Clementino-Fraga-Filho de l'université fédérale de Rio de Janeiro, le 21 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

Le mandat de Jair Bolsonaro (2019-2022) n'a fait qu'empirer les choses. Le dirigeant d'extrême droite, habitué aux sorties racistes, est un opposant revendiqué des quotas (« *totalelement erronés* », selon lui), qui a durement coupé dans les budgets et les bourses des universités publiques. A contrario, l'élection de Luiz Inacio Lula da Silva a été vécue comme un soulagement. « *Il apporte un peu de sécurité et de stabilité, après des années si difficiles* », résume Beatriz Servilha.

Quotas dans les entreprises privées

Chez les *cotistas*, le chef de la gauche est populaire. Durant ses deux premiers mandats (2003-2011), Lula a rendu obligatoire l'enseignement de la culture afro-brésilienne, publié un statut de l'égalité raciale et encouragé la reconnaissance des *quilombos*, ces communautés formées de descendants d'esclaves. De retour aux affaires, il a revalorisé les bourses, signé un décret visant à réserver aux Noirs au moins 30 % des postes de haut fonctionnaire d'ici à 2025 et confié des ministères à des personnalités noires de premier plan : la culture à la chanteuse Margareth Menezes, les droits de l'homme à l'avocat Silvio Almeida ou l'égalité raciale à la militante Anielle Franco.

Mais le soutien à Lula ne va pas sans critiques. « *Il n'a accordé que de petits ministères aux Noirs, qui, ensemble, ne gèrent même pas 5 % du budget !* », peste Joelson Santiago, coordinateur de l'ONG EducAfro, qui lutte pour l'accès des Noirs à l'enseignement supérieur. Le ton parfois paternaliste et les gaffes du président exaspèrent, tel ce 19 juillet, lorsqu'il a exprimé sa « *gratitude* » envers l'Afrique pour « *tout ce qui a été produit pendant trois cent cinquante années d'esclavage* ». Lula « *est un syndicaliste, formé dans les années 1970, pas très au point sur les questions raciales* », résume M. Santiago.

Malgré tout, les *cotistas* comptent sur la gauche pour porter leurs revendications et, en particulier, l'instauration de quotas dans les entreprises privées, où seulement 0,7 % des Noirs occupent des postes de direction. « *Notre responsabilité, c'est de transformer les succès individuels en conquête collective et assurer l'avenir des plus jeunes* », insiste Layla, issue des premiers quotas, qui rêve de doctorat et assigne à sa génération un défi supplémentaire de taille : « *Ne pas oublier d'où elle vient.* »



Le Théâtre acoustique Marielle-Franco, à l'université de l'Etat de Rio de Janeiro, le 21 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »



Un entraînement de cheerleading au Théâtre Marielle-Franco, à l'université de l'Etat de Rio de Janeiro, le 20 juillet 2023. MARIA MAGDALENA ARRÉLLAGA POUR « LE MONDE »

Bruno Meyerfeld

Rio de Janeiro, correspondant